

Alexis Mailloux

# HISTOIRE DE L'ILE-AUX-COUDRES

*avec ses traditions, ses légendes, ses coutumes*



Réimpression à l'identique de l'édition de 1879



jour de jeûne, de prières et d'humbles supplications, Dieu avait ordonné à ses messagers célestes de réunir tous ces milliards d'insectes dans les fossés et dans les ruisseaux, et de les exterminer.

A leur réveil, les habitants virent avec un étonnement mêlé d'une joie incroyable, leurs maisons, leurs bâtisses et leurs champs débarrassés de ces insectes. L'étonnement redoubla quand ils s'aperçurent que, par la puissance de Dieu, ils étaient amoncelés dans les cours d'eau et privés de vie.

A cette vue, leur joie fit place à une crainte soudaine de n'avoir été débarrassés de ces insectes vivants que pour être infectés par leurs cadavres, et ce n'était pas sans raison. Car ces masses énormes de chenilles privées de vie allaient bientôt entrer en putréfaction, et il y avait grandement à appréhender que l'air en allait être infecté jusqu'au point de mettre la peste dans l'île. Que l'on veuille faire attention que cette crainte était pleinement justifiée par la quantité énorme de ces chenilles mortes qui encombraient les cours d'eau alors entièrement desséchés.

Mais Dieu ne fait pas les choses à demi, quand ses enfants coupables ont su s'humilier dans leurs cœurs sous sa main vengeresse. Ayant délivré l'île des ravages de ces insectes vivants et les ayant comme miraculeusement réunis dans les cours d'eau, il allait achever l'œuvre de miséricordieuse bonté qu'il avait commencée. La tradition nous dit que le lendemain du jour des bénédictions de la sainte Eglise, vers le soir, survint un grand orage, accompagné d'une pluie abondante qui dura plusieurs heures. Par l'effet de cette pluie, les cours d'eau se gonflèrent et leurs courants entraînèrent au fleuve cet amas de débris avant qu'ils fussent entrés en putréfaction. L'œuvre de Dieu avait reçu son complément, et les habitants de l'île en rendirent de sincères actions de grâces par une grande messe, à laquelle toute la population assista.

Plus tard, des chenilles visitèrent encore l'Île-aux-Coudres, mais en bien moindre quantité. On eut recours aux mêmes moyens ; Dieu se laissa encore toucher, et ce fléau disparut sans avoir laissé des traces bien marquées de son passage.

### III

#### LE GRAND TREMBLEMENT DE TERRE DE 1791

On sait que les montagnes de la côte du nord du fleuve, entre la Malbaie et la Baie-Saint-Paul, éprouvent des frémissements qui se font sentir jusque sur la rive sud. Depuis trente ans, ces commotions, qui se faisaient sentir à peine deux fois chaque année, arrivent maintenant presque tous les mois, et surtout pendant l'hiver. Heureusement qu'elles ne sont que rarement violentes. Elles n'en présagent pas moins quelque grande catastrophe qui, tôt ou tard, bouleversera cette partie du pays, comme déjà il est arrivé près de la rivière de la Malbaie et près de celle du Gouffre.

L'Île-aux-Coudres, placée à une petite distance de ces montagnes, se ressent de ce voisinage, et éprouve elle-même les secousses qui agitent les masses énormes de ces montagnes.

Douze ans s'étaient à peine écoulés depuis le terrible fléau des chenilles, que l'Île-aux-Coudres éprouva les secousses d'un grand tremblement de terre, resté vivant dans le souvenir des insulaires, malgré qu'il se soit passé près de quatre-vingts ans depuis 1791, époque où il eut lieu.

Je vais laisser raconter cet événement par une personne qui en a été témoin et qui, dans son langage sans prétention, m'en a envoyé la relation. Cette personne, alors âgée de douze ans, et aujourd'hui parvenue à quatre-vingt-douze ans, m'a écrit en 1870. Elle a conservé toute la remarquable intelligence qu'elle avait reçue de Dieu. La nommer suffit pour garantir la véracité de son récit : c'est la vénérable mère Jean Lapointe. Voici ce qu'elle dit :

La première secousse de ce tremblement de terre se fit sentir vers les huit heures du soir, la veille de la fête de Notre-Dame des Avents, en l'année 1791. Notre famille jouait aux cartes avec deux voisins, venus passer la veillée avec nous. Cette première secousse fut telle qu'une corde de bois, entrée dans la maison par précaution, fut culbutée de fond en comble ; la maison fut en partie décrépite ; la cheminée fendue et toute délabrée, et de ce crépit tombé sur le plancher s'éleva une poussière tellement épaisse qu'on pouvait à peine respirer et voir les objets.



Les voisins qui veillaient avec nous coururent chez eux. L'un trouva la lampe qui éclairait sa maison détachée de la *crémaillère* † où elle était suspendue, et tombée sur le plancher. Tous les deux trouvèrent leurs poêles démontés et leurs familles dans la plus grande consternation.

Après la première secousse du 7 de décembre, la terre fut agitée pendant toute la nuit par de petits coups. Elle nous semblait dans un *cahotentement* continu. Toute la population de l'île fut saisie de terreur, car nous nous attendions que la terre allait s'entr'ouvrir et nous engloutir. J'ai vu de mes yeux une planche, clouée sous une poutre, se déverser tellement qu'elle laissait échapper ce qu'on avait placé dessus.

Les moins dévots comme les autres passèrent toute cette première nuit en prière, et je vous déclare que nous priions tous ardemment, sinon de grand cœur et dévotement.

Dans leur désolation et leur frayeur extrême, les gens de l'île eurent recours à Dieu et à M. Charles Duchouquet, qui était alors notre curé, et je vous assure qu'il était bien aussi effrayé que nous, et ce n'était pas sans raison.

Le lendemain de cette effrayante nuit que nous avions passée, c'était le jour de Notre-Dame. Plusieurs habitants furent trouver notre curé pour le supplier d'intercéder auprès du bon Dieu, afin d'apaiser sa colère; car nous comprenions bien qu'il était irrité contre nous. M. Duchouquet leur dit qu'il fallait envoyer quelques-uns des hommes de l'île à Québec, pour avoir de Mgr Hubert la permission de faire des prières publiques pour implorer la miséricorde de Dieu.

Non contents de s'être adressés à notre curé, plusieurs habitants décidèrent d'aller voir M. Pierre-Prisque Gagnon, curé de la Baie-Saint-Paul, pour le prier de nous aider à implorer la miséricorde de Dieu ‡.

Le lendemain de la fête, le 9 de décembre, malgré les difficultés de voyager par eau à cette époque de l'automne, quelques-uns de nos hommes les plus capables s'emparèrent d'un des gros canots de bois et traversèrent à la Baie-Saint-Paul pour voir M. Gagnon. Ils revinrent le lendemain, et les rapports qu'ils nous firent augmentèrent encore notre dévotion. M. Gagnon

† La crémaillère était une tringle de bois dentelée que l'on suspendait à une poutre de la maison et à laquelle on accrochait une lampe que l'on montait et baissait au besoin.

‡ Il est peut-être à propos de faire connaître ici que M. Pierre-Prisque-Amable Gagnon (comme me l'écrivait M. Trudelle, ancien curé de la Baie-Saint-Paul) avait quitté de lui-même la desserte de la cure de la Baie le 23 août 1788, pour se retirer dans une maison qui lui appartenait. Les habitants de l'Île-aux-Coudres ayant en lui une grande confiance, avaient été le consulter. C'est lui, disent-ils, qui leur avait prédit le temps que durerait ce tremblement de terre, et qui avait désigné les jours où s'en feraient sentir les plus violentes secousses. —

leur avait dit que deux fortes secousses se feraient sentir huit jours après la première, et à la même heure, et qu'une dernière secousse, plus forte que toutes les précédentes, aurait lieu au bout de quarante jours, aussi à la même heure; enfin, qu'entre la première et la dernière, des secousses auraient lieu très-fréquemment, de jour et surtout de nuit, mais moins violentes que celles qu'il avait désignées.

Tout cela arriva à la lettre. Les coups des premiers huit jours furent épouvantables, et ils se renouvelaient très-souvent.

Au bout de ce temps, nous ne pouvions plus vivre. Il fut résolu de suivre la décision de notre curé, et d'envoyer à Québec deux hommes auprès de monseigneur pour avoir la permission de faire des prières publiques. Deux hommes des plus capables se firent traverser au nord et se rendirent à Québec avec de grandes peines et des fatigues extraordinaires. Ils ne furent de retour que huit jours après leur départ. Monseigneur prescrivit une neuvaine publique, aux messes de laquelle le Saint-Sacrement devait toujours être exposé.

Malgré toutes nos prières et les messes que nous faisons dire, les secousses du tremblement continuaient toujours, et notre frayeur avec elles. Pendant le jour, où elles nous semblaient moins violentes, chacune des familles demeurait dans sa maison, mais lorsque la nuit arrivait, les familles de l'île se réunissaient par quatre ou par cinq, dans les maisons qui paraissaient les plus solides, pour y passer la nuit, pendant laquelle nous ne pouvions guère dormir, car bien souvent les maisons craquaient, étaient agitées, tremblaient sur leurs fondations. Combien le temps nous paraissait long! Et les dernières secousses que nous attendions nous effrayaient d'avance.

Enfin, au milieu de ces craintes, de ces terreurs et de ces angoisses arrivait le seize janvier, où nous nous attendions d'être engloutis tout vivants dans la terre. La veille de ce dernier jour, où nous devions périr ou être délivrés de nos terreurs, chacun de nous conjura la miséricorde de Dieu de se laisser enfin toucher par nos larmes et les larmes des petits enfants, dont la crainte et la peur étaient portées à leur comble.

Il arriva, ce seize de janvier, et, sur les huit heures du soir, une effrayante secousse survint tout-à-coup, sans se faire annoncer. Et toutes les maisons et la terre furent agitées d'une manière épouvantable. Nous pensions être à notre dernière heure. Nous nous jetâmes tous à genoux en criant vers Dieu de nous prendre en compassion. Mais nous ne devions pas périr. Dieu eut pitié de ces pauvres insulaires de l'Île-aux-Coudres. Après plusieurs minutes, longues comme des mois, les commotions semblaient diminuer de violence. Et après, je pense, un gros quart-d'heure, elles cessèrent complètement. Nous reprîmes courage. Nous étions sauvés de la destruction.

Depuis ce temps, toute commotion cessa. Nous respirâmes enfin. Mais la crainte que d'autres secousses ne survinssent plus tard, tint



toute la population de l'île dans l'appréhension pour le reste de l'hiver †.

#### IV

#### RELATION DU TREMBLEMENT DE TERRE DU 20 OCTOBRE 1870, TEL QU'IL A EU LIEU À L'ÎLE-AUX-COUDRES

Après avoir fait connaître les impressions produites sur la population de l'Île-aux-Coudres par le tremblement de terre du 7 décembre 1791, il convient, ce me semble, de donner ici les effets produits sur la même population par celui du 20 octobre 1870, éloignés l'un de l'autre de soixante-dix-neuf ans.

Une lettre, reçue de l'Île-aux-Coudres va me fournir tous les renseignements désirables sur cet événement qui a marqué son passage par la terreur et la destruction dans tant d'endroits du district de Québec. Je laisse parler mon correspondant, qui en a été le témoin :

Quoique le tremblement de terre qui eut lieu dans l'Île-aux-Coudres, il y a près de quatre-vingts ans, ait été, au rapport des vieillards de l'île, tellement fort qu'après un si long espace de temps, les gens n'en parlent encore qu'avec effroi, il est cependant certain que celui du 20 octobre dernier (1870), qui a frappé la même localité, a été pour le moins aussi fort et aussi effrayant par sa longue et forte secousse. Au dire des habitants de l'île, ce tremblement de terre a causé beaucoup plus de dommages que le premier. Aussi les impressions qu'a laissées celui du 20 octobre dernier, dans l'esprit et la mémoire des pères, passeront, j'en suis sûr, à leurs enfants.

Le vingt octobre au matin, il faisait un calme parfait. Cependant le ciel était sombre et couvert de gros nuages qui étaient suspendus immobiles à la voûte du ciel. La température était douce pour la saison, mais un peu humide. Aucune goutte de pluie ne tombait des nuages. Tout annonçait donc une de ces journées tranquilles qui se passent sans commotion et sans trouble.

Ce calme parfait, cette douce température se continuèrent sans variation sensible jusqu'à

† La bonne mère Lapointe, dont la famille vivait dans la crainte de Dieu, n'eut sans doute pas connaissance de certains désordres qui reprirent leur cours, après que la crainte du tremblement se fût un peu effacée des esprits. En parlant de la desserte de M. Duchouquet, je rapporterai son témoignage écrit. Ce témoignage est fort peu en faveur des habitants de l'Île-aux-Coudres à cette époque.

onze heures et demie de l'avant-midi. Mais, à ce moment précis, se fit entendre un épouvantable bruit courant du nord-ouest vers le sud-est. Ce bruit, plus fort que celui que font entendre les plus violentes tempêtes, imitait le roulement des grands tonnerres qui traversent l'atmosphère. Lorsque ce courant de bruit, qui venait à pas de géant, arriva sur les bâtisses, il y produisit un effet semblable au choc d'une puissante machine de guerre qui viendrait frapper contre une tour. Le bruit de ce coup imitait absolument la détonation d'un gros canon. Au même instant, les maisons les plus solides furent remuées et secouées d'une manière étrange, pendant au moins une minute longue comme cinq minutes ordinaires, avec une violence telle que des poêles se démontèrent, des meubles furent renversés et brisés dans leur chute, et presque toutes les cheminées plus ou moins démolies.

Les maisons en bois purent soutenir ce terrible choc sans être brisées, mais sur six maisons en pierres qui se trouvent dans l'île, quatre furent en partie démolies. Les dommages causés en ce seul jour dans l'Île-aux-Coudres seulement furent évalués à *six cents louis*, au moins.

Les personnes qui se trouvèrent dehors pendant le temps de la terrible minute, furent grandement effrayées par l'agitation de la terre. Elle ressemblait à une mer secouée par un vent violent ; des rochers se fendirent ; les *crans* sur les grèves semblaient se rapprocher les uns des autres. On découvrit, plus tard, dans la terre, des fissures mesurant jusqu'à *dix-huit pieds* de profondeur †.

† Le même correspondant m'écrivait, à la date du 12 janvier 1871 : " Il tremble encore ici presque toutes les semaines. Le 26 décembre dernier, vers une heure et demie de l'après-midi, nous avons eu une secousse qui a fortement fait craquer les maisons, à plusieurs reprises.

" Il y a des fissures presque partout dans les côtes qui environnent l'île, et notamment chez Augustin Leclerc, sur le rivage de la *Baleine*. À cet endroit un bloc de six pieds sur la profondeur de la côte composée de *crans* s'est séparé du reste et s'est éboulé. Dans la partie nord de l'île, chez François Tremblay (*Dorval*), le chemin, pratiqué dans la côte, a été coupé vers le milieu et une partie s'est enfoncée de deux pieds. Là encore, j'ai vu des fissures dans plusieurs endroits le long de la côte. Celle chez David Desbiens (autrefois Louis Demeule), plantée d'arbres, s'est éboulée sur une longueur considérable, emportant les arbres dans sa chute. Les pêches aux poissons, sur le rivage de la *Baleine*, sont chargées de grosses pierres afin de les préserver d'être emportées par la houle des grands vents. Eh ! bien, ce qu'on ne croirait pas sans l'avoir vu, c'est que des claies et des coffres, chargés de grosses pierres, ont été des barrages de ces pierres, on ne sait comment, et sont venus à la surface de l'eau, pendant la grande secousse du 20 octobre, temps où la marée était demi-haute.

" À la pointe des Eboulements, les arbres d'un verger qui, l'automne dernier, ont donné cent



D'après l'opinion commune, ici, si cette secousse eût duré une minute de plus, il est certain que pas une maison ne fût restée debout.

Ce tremblement de terre ne brisa pas seulement le sol de l'île et ne porta pas l'effroi et la terreur seulement parmi les habitants, mais encore parmi les animaux. Ces pauvres bêtes étaient si épouvantées, qu'elles fuyaient effarées comme des animaux sauvages poursuivis par une meute de chiens. Elles ne s'arrêtèrent que longtemps après que se fût terminée la redoutable secousse.

Quant aux personnes, elles étaient impressionnées par la peur et troublées jusqu'au point que toutes celles qui voulaient raconter comment les choses s'étaient passées, avouaient qu'elles ne pouvaient le dire au vrai, parce que la terreur les avait tellement saisies, qu'il ne leur était resté qu'une faible connaissance, ne sachant presque plus ni ce qu'elles faisaient ni où elles étaient. Leur système nerveux fut tellement affecté que deux mois après le 20 octobre, elles croyaient encore éprouver les effets du tremblement de terre. Le moindre bruit, le plus léger choc, quelque chose qui tombait sur un plancher, une porte qui s'ouvrait tout d'un coup, les faisait tressaillir ou pousser un cri.

Tel fut, en toute vérité, le tremblement de terre du 20 octobre 1870, dans l'île-aux-Coudres; tels furent les effets et les alarmes qu'il y produisit sur les habitants, sur les animaux. Puisse le bon Dieu avoir pitié de nous et ne pas nous frapper encore une fois par une semblable épreuve.

D'après des témoins oculaires et auriculaires, ce tremblement de terre se fit sentir encore plus fortement dans le nord sur la terre ferme, y causa de plus grands dommages et y eut des effets beaucoup plus prodigieux. Nous avons donc à rendre à Dieu des actions de grâce pour avoir été moins maltraités que nos voisins de la Baie-Saint-Paul et des Eboulements.

L'effrayante secousse du 20 octobre passée, nous pensions que tout allait rentrer dans son état normal; mais il n'en devait pas être ainsi. Pendant toute cette lamentable journée du vingt d'octobre, nous demeurâmes sous l'impression de notre première terreur par cinq autres commotions qui, quoique beaucoup moins

minots de pommes, ont été renversés et complètement détruits."

Enfin, le même correspondant m'écrivait à la date du 16 mars (1871): "Les deux derniers coups de tremblement de terre ont eu lieu le 10 et le 17 février. Ces coups se sont fait sentir assez fortement. Depuis le 17 février on n'a rien entendu sur l'île-aux-Coudres, mais il a tremblé depuis dans le nord."

C'a donc été pendant la durée de quatre mois que la population de l'île-aux-Coudres a ressenti les secousses de ce tremblement de terre, commencé par l'épouvantable secousse du 20 octobre 1870. Par une lettre reçue en mai 1871, on m'apprend qu'une très-forte secousse s'était encore fait sentir. C'est la dernière qu'on ait entendue à l'île-aux-Coudres.

fortes que celle de onze heures et demie, se firent cependant assez violemment sentir pour nous faire croire que le danger n'était pas encore passé. Celles qui suivirent la grande secousse nous firent craindre qu'elles ne fussent que comme les préludes de quelque autre encore plus terrible.

Depuis le 20 octobre jusqu'à ce jour (15 décembre 1870), il ne s'est pas passé une semaine sans que la terre n'ait tremblé, et parfois assez fortement pour ébranler et faire craquer les bâtisses. Il est assez remarquable que les plus fortes secousses ont toujours eu lieu lorsque la température était douce et humide et le temps calme. C'est alors qu'on entendait répéter par une foule de personnes: *Aujourd'hui, cette nuit, la terre va trembler; car le temps est doux et calme comme il était le jour de la grande secousse.* Et on ne se trompait guère.

Malgré ces nouvelles commotions, les grandes terreurs étaient passées. On s'était accoutumé à ces frémissements de la terre; car on espérait que le danger était passé et qu'il ne reviendrait plus. Puisse-t-il en être ainsi! Car, je le dis encore une fois, je ne sais trop ce que nous deviendrions si une autre secousse, semblable à celle du 20 d'octobre, venait encore renouveler nos terreurs. Il y a certes bien assez de la première pour qu'elle reste à jamais gravée dans le souvenir des habitants de notre île-aux-Coudres.

Tel est le récit que me fait mon correspondant sur le tremblement de terre du vingt octobre 1870. Il était alors sur l'île-aux-Coudres et il a été le témoin intelligent de ce qui s'est passé. Il raconte cet événement près de deux mois après qu'il a eu lieu, n'étant plus sous l'impression qu'il avait éprouvée au moment du terrible tremblement. D'ailleurs, son récit porte les marques d'une parfaite tranquillité d'esprit, comme on peut en juger. On ne peut donc le soupçonner d'avoir écrit sous l'impression d'un moment de terreur, et, en conséquence, d'avoir outré son récit.

Si, maintenant, nous comparons ce récit avec celui du tremblement commencé le 7 décembre 1791 et terminé le 16 janvier de l'année suivante, nous devons conclure: 1o. que celui du 20 octobre a été, dans ses effets matériels, beaucoup plus désastreux que celui de 1791; 2o. qu'en com-

+ On remarquera que, pendant le tremblement de 1663, l'atmosphère subissait la même influence. Quoiqu'on fût en hiver, des bouffées d'une chaleur étouffante se succédèrent pendant toute la nuit du 5 au 6 février. Pendant l'été, des exhalaisons brûlantes, qui sortaient du sein de la terre, produisirent une si grande sécheresse, que les herbes et les blés jaunirent comme s'ils eussent été à maturité.



parant la violence des secousses, celle du 20 octobre fut certainement plus violente que la première, la seconde et la troisième de 1792 ; 3o. quatre maisons de pierre démolies, la terre entr'ouverte en plusieurs endroits, toutes les cheminées ou fracassées ou grandement endommagées, cinq exceptées (comme on me l'écrivait à une date plus récente), font connaître que la secousse du 20 octobre a été plus fatale que les trois de 1791, qui n'eurent pour effet que de briser quelques cheminées ; 4o. quant aux impressions produites sur la population de l'île, je ne puis admettre qu'elles aient été plus grandes ou même aussi grandes, pendant le dernier tremblement que pendant le premier. On en conviendra, je pense, si on fait attention que le 20 octobre 1870, il n'y eut qu'une seule grande secousse, au lieu que, pendant celui de 1791, il y en eut deux pendant les premiers huit jours, et que la population de l'île fut, pendant quarante jours, sous l'appréhension ; 5o. il est à peu près certain que les secousses qui suivirent celle du 20 octobre furent beaucoup moins violentes et plus rares que celles de 1791, qui avaient lieu chaque nuit, chaque jour ; 6o. la relation du dernier tremblement nous apprend que la population s'était comme familiarisée avec les commotions qui suivirent la première, et n'en tenait presque plus compte, au lieu que la relation de 1791 nous apprend que cette population, sous le coup de ses terreurs, "se réunissait chaque soir, par quatre et cinq familles, dans les maisons les plus solides" pour y passer la nuit ; 7o. la grande secousse du 20 octobre se fit sentir pendant le jour, alors qu'on peut voir le danger et prendre les moyens de s'en préserver, au lieu que les trois plus fortes commotions de 1791 eurent lieu pendant les ténèbres de la nuit, temps où l'on est naturellement plus disposé à la terreur et moins en moyen de se sauver du danger.

En donnant les motifs qui me font croire que les terreurs causées par le tremblement de 1791 ont dû être plus grandes que celles causées par celui du 20 octobre 1870, je ne prétends pas faire entendre qu'elles ne furent pas telles que la relation du 15 décembre nous les représente. Mon but n'est autre que de montrer quelles

dûrent être les frayeurs produites par le premier tremblement, si celles du dernier furent telles que plusieurs personnes en furent affectées au point *de ne savoir presque plus ce qu'elles faisaient*.

C'est un fait connu que les commotions des tremblements de terre qui menacent l'Île-aux-Coudres d'un bouleversement général, ont leur origine dans les montagnes du nord, surtout depuis la Baie-Saint-Paul jusqu'à la Malbaie. Il est plus que probable que ces montagnes renferment dans leurs vastes flancs des matières en fermentation qui, tôt ou tard, amèneront quelque catastrophe qui causera des malheurs infinis dans cette partie du Canada. Car c'est un fait que, depuis un certain nombre d'années, les secousses, d'éloignées qu'elles étaient il y a cinquante ans, se font maintenant sentir à chaque mois et même plus souvent, comme j'en ai fait la remarque ailleurs.

## V

### LES PERDRIX BLANCHES

L'hiver de 1791, qui avait commencé par le grand tremblement de terre dont un témoin nous a donné la relation, fut encore très-remarqué par les habitants de l'Île-aux-Coudres pour une autre raison. La même tradition qui nous a conservé le souvenir du tremblement de terre, nous a conservé aussi celui de la grande quantité de *perdrix blanches* que l'on vit sur l'Île-aux-Coudres, où il n'y a ni perdrix blanches ni autres perdrix quelconques.

Dans un des mois de cet hiver, dont on n'a pas cru devoir nous transmettre le nom, des pluies abondantes et continuées pendant plusieurs jours, et suivies de fortes gelées, formèrent un verglas si épais, que les plus gros arbres en furent courbés presque *jusqu'à terre*, et qu'un grand nombre des moins forts en furent cassés. La couverture des granges et des maisons en eût été écrasée, si on n'avait eu la précaution de les décharger, au moins en partie, de l'amas de glace qui s'y était formé.

Ce fut quelques jours après ce verglas qu'une très-grande quantité de *perdrix blanches* traversèrent sur l'île. Il en vint un nombre si prodigieux qu'elles cou-